

## - La lanterne magique<sup>1</sup> - Historique

Fin des années 1920 et début des années 1930... Wilfrid Bovey, alors directeur du « département des relations extramurales » de l'Université McGill, met à la disposition du public un service de conférences illustrées sur des thèmes divers. Les troussees pour conférenciers, que l'on faisait parvenir par courrier aux institutions ou groupes qui en faisaient la demande, étaient constituées d'un livret-conférence et de plaques de verre pour lanterne magique.

Le musée McCord possède 15 de ces livrets, qui traitent de l'histoire et de la géographie du Canada et de ses provinces, et quelque 1250 plaques pour lanterne qui les accompagnaient. Nous vous invitons à en découvrir davantage...

- Qu'a de magique cette fameuse lanterne? Et qu'est-ce qu'une diapositive sur verre?  
**Origine et exposé technique**
- Un cabinet de diapositives de lanterne magique au McCord?  
**Provenance et description**
- Les conférences illustrées de McGill : quand, pour qui et pourquoi faire?  
**Usages de la lanterne magique**

---

<sup>1</sup> **Contenu** (recherche/textes) : Nora Hague, Heather McNabb, Sylvie Taschereau (Historique/Usages de la lanterne magique), Stanley G. Triggs, Nicole Vallières; **Photographie** : Marilyn Aitken; **Révision** : Wanda Romer Taylor, Annie Daoust ; **Traduction** : Hélène Joly (français), Donald McGrath (anglais).

**-I-****Origine et exposé technique****La lanterne magique**

L'origine de la lanterne magique est mystérieuse et ses premières utilisations sont encore controversées. Elle aurait été connue des anciens Égyptiens et elle aurait servi comme accessoire de sorcellerie et de magie noire au Moyen-Âge. Des textes de Roger Bacon semblent en tout cas indiquer qu'elle était utilisée à ces fins dans l'Angleterre du XIIIe siècle.

Vers 1525 à Rome, lors d'une cérémonie secrète, Benvenuto Cellini rapporte qu'un certain type de lanterne magique aurait servi à projeter sur des nuages de fumée, des images de démons qui terrifient les spectateurs. Il n'existe aucune description précise, ni aucune illustration de lanterne magique avant la publication en 1646 de l'Ars Magna Lucis et Umbrae (Le grand art de la lumière et de l'ombre) du père Athanase Kircher (1602-1680), jésuite allemand vivant à Rome. Vers le milieu des années 1660, le professeur danois, Thomas Walgensten, fait le tour des cours d'Europe pour y donner des représentations de lanterne magique.

**Commercialisation**

Le nouvel instrument est prêt pour une exploitation commerciale; des montreurs itinérants commencent bientôt à parcourir le Vieux Continent et à donner des représentations dans les foires. Au XVIIIe siècle, si l'on excepte quelques expériences scientifiques menées par le Hollandais Johannes Zahn, la lanterne magique n'est guère plus qu'un jouet pour enfants. Mais dès le début du XIXe siècle, lorsque la révolution industrielle stimule la découverte de sources lumineuses toujours plus puissantes, la lanterne magique est fréquemment utilisée, et les projections de lanterne magique sont considérées comme un spectacle et un divertissement autant que comme un moyen d'information et d'instruction. Vers le milieu du siècle, leur popularité pousse montreurs et conférenciers à ajouter des séances à leurs numéros traditionnels qui étaient surtout fantaisistes. On aborde alors des sujets sur l'actualité, les grandes explorations, les voyages, l'histoire naturelle et l'astronomie.



La décoration des plaques fournit un travail rémunéré à de nombreux artistes impécunieux lorsque la vente de leurs

<sup>2</sup> Projection de lanterne magique.

œuvres ne suffit pas à les nourrir. Assis dans un atelier éclairé par la lumière du jour, un artiste peut peindre des centaines de tableaux miniatures sur des plaques de verre. Quand un fabricant doit produire une grande quantité de plaques illustrant la même scène, il y affecte plusieurs artistes, ce qui entraîne de légères variations de style dans le rendu de la scène. Ils utilisent un vernis transparent à base de résine de sapin baumier, appelé baume du Canada, auquel sont mélangés des minéraux broyés de couleurs variées.



### Le réalisme des vues photographiques

Le réalisme des vues photographiques élargit la vocation de la lanterne magique. Les premières vues photographiques sont fabriquées à Philadelphie, en 1849, par les frères Langenheim. Avant cette date, comme il n'existe aucun moyen pratique de fixer une photographie sur du verre, les vues de lanterne magique sont peintes à la

main. L'apparition du nouveau procédé entraîne une véritable révolution dans l'industrie des lanternes. Désormais, il est possible de produire à des milliers d'exemplaires des reproductions exactes de villes, de paysages, de tableaux ou de sculptures à des coûts moindres et ce, dans de courts délais. Considérée maintenant comme un outil pédagogique et comme un moyen d'enseignement informel, la lanterne magique jouit d'un respect nouveau.

La lanterne magique reste en usage à l'école et à la maison longtemps après avoir cédé la place au cinéma comme spectacle public. Cependant, après la Deuxième Guerre mondiale, la baisse du prix de revient de la photo couleur 35mm et sa généralisation donnent le coup de grâce au premier appareil de projection lumineuse de l'histoire. En 2000, le monde de la projection se trouve encore à un autre point tournant, la diapositive en couleurs cédant graduellement la place à l'image numérique. Désormais, toute image pouvant être enregistrée dans un dossier numérique peut être projetée, et des effets spéciaux peuvent être créés sur un simple « clic » de souris...

### La « camera obscura » ; ancêtre de la lanterne magique

L'ancêtre de la lanterne magique – et plus tard de l'appareil photo – est la chambre noire, longtemps connue sous le nom latin « camera obscura ». Elle est décrite pour la première fois par un mathématicien arabe du Xe siècle, Al-Hazen, qui s'en servait pour observer les éclipses de soleil. Sous sa forme la plus élémentaire, la chambre noire est une boîte étanche à la lumière, percée d'un

<sup>3</sup> Plaque de verre, Wm Notman & Son, *Flotte de pêche, Lunenburg, N.-É., vers 1925* (MP-0000.25.40), Wm Notman & Son, *Flotte de pêche, Lunenburg, N.-É., vers 1925* (MP-0000.25.41), Collection Musée McCord d'histoire canadienne.

petit trou à travers lequel pénètre la lumière du jour. Si l'on oriente ce trou vers un objet donné, l'image de cet objet se projette à l'intérieur de la boîte, où elle apparaît clairement – mais renversée – sur la paroi opposée au trou. Les premières chambres noires étaient assez grandes pour qu'une personne puisse y entrer, mais plus tard, un verre dépoli placé du côté opposé au trou permet de voir facilement l'image sur la surface du verre sans avoir à pénétrer dans la chambre. Il fut désormais possible de réduire considérablement la dimension des chambres noires et de les rendre portatives.

La lanterne magique<sup>4</sup> n'est rien d'autre qu'une chambre noire inversée : la

<sup>4</sup> La camera obscura (chambre noire) était une pièce dépourvue de fenêtres et percée d'un petit trou à travers lequel passait un rayon de lumière provenant de l'extérieur. En plaçant un écran devant le rayon, une image renversée de la scène extérieure apparaissait. En remplaçant l'écran par une feuille de matière translucide comme du verre dépoli ou du papier ciré, l'image pouvait être observée de l'extérieur de la boîte et les dimensions de la pièce grandeur nature pouvaient être réduites à celle d'un objet portatif. Les artistes se servaient souvent de la chambre noire afin de tracer l'image projetée sur du papier.

Dans le cas de l'appareil photo, le descendant photographique de la chambre noire, l'écran est remplacé par un médium sensible à la lumière sur lequel la scène extérieure est projetée. La projection de l'image est emprisonnée en permanence dans le médium sur un support, et peut être regardée et admirée longtemps après la disparition de la scène originale.

Dans le cas de la lanterne, le descendant de la chambre noire servant à projeter des images, l'écran est placé à l'extérieur de la boîte et l'image à projeter et la source lumineuse se trouvent à l'intérieur de la boîte. Il s'agit donc d'une chambre noire inversée. L'image, qui peut être un dessin, une peinture, une image photographique, un décalque ou un croquis, apparaît sur l'écran à l'extérieur de la boîte.

À l'origine, les lanternes mêmes étaient des boîtes en bois très décoratives doublées de fer, ce qui contribuait à dissiper la chaleur produite par la lampe. Elles étaient équipées de lentilles de mise au point

source lumineuse (une flamme ou une ampoule électrique) ainsi que la plaque de verre se trouvent à l'intérieur de la boîte et l'image est projetée sur un écran placé à l'extérieur.

## Sources lumineuses

Plusieurs combustibles sont utilisés pour produire la lumière permettant de projeter les images des lanternes magiques : huiles végétales et animales, chaux vive, pétrole lampant (kérosène). Puis, vient l'électricité !

### Lampe à l'huile :

Les huiles végétales et animales restent les seuls combustibles brûlés dans les lanternes magiques jusqu'au début du XIXe siècle. Parmi la grande variété d'huiles employées, les plus courantes

enchâssées dans une belle monture en laiton poli. Plus grande était la boîte de la lanterne, plus la chaleur pouvait se dissiper, et il fallait disposer d'une sélection de lentilles de mise au point pour pouvoir s'adapter aux dimensions des diverses salles de conférence où avait lieu la projection. Plus tard, les lanternes ont commencé à être produites en série. Elles étaient faites d'un métal appelé à l'époque « fer de Russie » qui était sensé être plus résistant à la rouille, l'eau étant l'un des sous-produits du système d'éclairage à la chaux utilisant un mélange d'hydrogène et d'oxygène. Certaines lanternes, appelées épidiscopes, permettaient de projeter sur l'écran des objets en trois dimensions et ou des documents opaques.

Composantes de la lanterne magique :

- 1) Chambre de la lampe, zone où l'on insère la lampe
- 2) Lampe, sans cheminée ou capuchon, produisant deux flammes (double brûleur)
- 3) Capuchon de cheminée, pour alimenter le courant d'air nécessaire à la flamme et protéger l'opérateur de la chaleur
- 4) Réflecteur, situé à l'extérieur de la chambre de la lampe, servant à diriger la lumière vers le condensateur
- 5) Lentilles convergentes, permettant de concentrer la lumière sur la plaque de verre
- 6) Porte-plaque, un plateau coulissant dans lequel les plaques sont insérées

sont l'huile de colza et l'huile de baleine. À cause de la faible intensité lumineuse de l'huile, les lanternes de l'époque doivent être utilisées dans une pièce de faibles dimensions.

### Lumière oxhydrique :

En 1826, l'Anglais Goldsworthy Gurney démontre qu'un petit cylindre de chaux vive (oxyde de calcium anhydre) chauffé par un jet de gaz oxhydrique dégage une lumière intense. Peu de temps après, ce procédé est adapté aux lanternes magiques, ainsi d'ailleurs qu'à l'éclairage des bâtiments publics et des scènes de théâtre. La lumière oxhydrique<sup>5</sup>, qui resta la plus intense des

<sup>5</sup> Lumière produite en appliquant une flamme sur un morceau de chaux, que l'on chauffe jusqu'à incandescence. Cette forme d'éclairage était aussi largement utilisée pour les lampes de signalisation et les rampes des scènes de théâtre. La flamme devait être extrêmement chaude pour chauffer suffisamment la chaux. Les projectionnistes utilisaient des gaz d'hydrogène et d'oxygène, chacun emmagasiné dans des ballons caoutchoutés en forme de coin munis d'un robinet d'arrêt à l'extrémité étroite et de planches lestées pour créer une pression. Dans les manuels d'instruction de l'époque, on trouvait quantité de méthodes et de formules, les projectionnistes produisant leurs propres mélanges d'hydrogène et d'oxygène. Les tuyaux des ballons à gaz, que l'on déposait sur le plancher à proximité de la lanterne, se terminaient par un gicleur situé à l'intérieur de la lanterne et dirigé directement sur le morceau de chaux. L'opérateur conservait son morceau de chaux dans une petite bouteille étanche à l'air. Il devait insérer la chaux dans le brûleur, allumer l'hydrogène, introduire lentement l'oxygène jusqu'à ce que la chaux soit incandescente, disposer l'appareil dans un endroit où il ne projetterait pas d'ombres et s'assurer, durant toute la projection, que la pression du gaz était constante et la quantité de chaux suffisante. Il va sans dire que l'utilisation de ces gaz était très dangereuse et que seul un opérateur très expérimenté pouvait les manipuler. Toute erreur durant le processus d'allumage, toute fuite des ballons à gaz ou tout contre-feu causé par le gaz dans le tube menant au ballon pouvait provoquer une explosion. Pour éviter le contre-feu, il était possible de faire barboter les deux gaz dans l'eau avant de les envoyer dans le gicleur.

Les bouteilles d'acier pressurisé étaient plus sûres mais nécessitaient l'utilisation de régulateurs pour

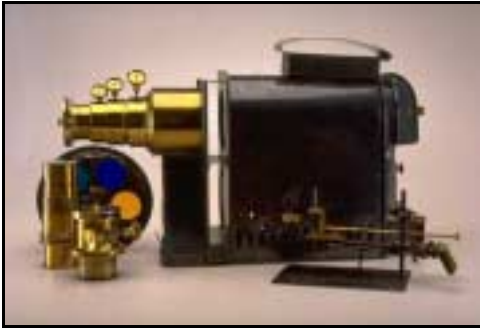
sources lumineuses connues jusqu'à l'invention de la lumière électrique, est considérée comme dangereuse. Il arrivait en effet, que la bonbonne d'oxygène explose en pleine représentation.

### Pétrole lampant (kérosène) :

Bien que des expériences visant à utiliser les produits de la distillation du pétrole pour l'éclairage soient menées dès 1847, la première lanterne magique équipée d'une lampe à pétrole n'apparaît sur le marché que vers 1870. Cet appareil est muni d'une lampe à mèche double. Son inventeur, le Pr. L. J. Marcy de Philadelphie, le baptise du nom de lanterne magique Sciopticon<sup>6</sup>.

envoyer le gaz à une pression constante. Lourdes à transporter, elles étaient aussi assez dangereuses. Plus tard, avec l'amélioration de l'approvisionnement en gaz, il devint possible d'utiliser le charbon domestique à la place de l'hydrogène si l'oxygène était utilisé pour augmenter la température de la flamme. L'appareil utilisé à cette fin était un gicleur de soufflage. L'éther et l'alcool étaient également utilisés, et après 1895, on commença à employer l'acétylène, alors moins cher à produire. Tous étaient combinés à de l'oxygène afin d'augmenter la température de la flamme. Toutefois, ces combinaisons étaient aussi dangereuses, sinon plus, que l'utilisation de l'hydrogène et c'est pourquoi elles n'étaient que rarement employées. L'éclairage à la chaux présentait sa part de difficultés, mais les praticiens s'attaquaient au mauvais problème, soit d'obtenir une température suffisamment élevée pour amener la chaux à incandescence. Les manuels techniques à l'intention des projectionnistes se concentraient sur la combinaison des gaz requise pour atteindre cette température, et non sur les façons plus sûres et efficaces de produire une lumière plus vive.

<sup>6</sup> L'utilisation d'une cheminée améliorait l'alimentation du courant d'air, et plusieurs mèches pouvaient alors être utilisées. Le courant d'air augmentait la flamme et réduisait le vacillement, mais la lumière produite n'était toujours pas suffisante pour générer beaucoup de chaleur. Des plaques de verre coûteuses peintes à la main étaient souvent gâchées en éclatant. Apparue vers 1870, le Sciopticon, muni de deux mèches linéaires parallèles placées à angle droit par rapport au condensateur, permettait d'augmenter la luminosité. Plus tard, l'ajout d'une troisième mèche a permis de réduire l'ombre noire de la mèche elle-même sur l'écran. Tout le dispositif de la lampe



7

Comme la lampe à pétrole ne diffuse pas une lumière aussi intense que la lampe à lumière oxhydrique, elle convient moins bien aux représentations données dans de grandes salles. Mais elle est parfaitement indiquée pour la maison et pour l'école parce qu'elle est pratique, bon marché, et surtout sans danger.

### Lampe électrique :

La première lampe électrique ayant éclairé une lanterne magique est une lampe à arc<sup>8</sup>. Sa lumière provient d'une

---

pouvait être retiré de la lanterne à des fins d'entretien, ce qui facilitait le remplacement des lampes lorsque la chaleur devenait trop intense. Les lampes newtoniennes étaient équipées d'une cheminée en métal opaque, de mèches entourées de panneaux de verre que l'on pouvait facilement remplacer s'ils venaient à fendre, et d'un réflecteur parabolique qui permettait d'améliorer la direction et l'intensité de la lumière. La lumière produite était d'une couleur jaune, le brûleur dégageait une fumée fuligineuse et leur utilisation dans de grandes salles pouvait poser un problème. Toutefois, elles étaient bon marché, faciles à produire et relativement sûres.

<sup>7</sup> Collection Musée McCord d'histoire canadienne.

<sup>8</sup> **Lampe à arc** : Une autre solution prometteuse consistait à utiliser l'électricité pour produire de la lumière. On employait déjà des lampes à arcs à charbon pour éclairer les villes durant la nuit, et c'est cette même méthode qu'on utilisait pour produire une source de lumière dans les lanternes. La lumière était obtenue en reliant les fils positifs et négatifs d'une source directe d'électricité à deux électrodes de charbon, terminées par des pointes disposées à proximité l'une de l'autre. À une distance donnée, la charge électrique passait d'une pointe à l'autre, produisant un arc lumineux semblable aux éclairs survenant durant les orages, dégageant une grande

étincelle électrique qui oscille entre deux pointes de charbon. Cette lampe est surtout populaire autour des années 1890 ; elle sera graduellement remplacée par la lampe électrique à incandescence. Ces deux types d'éclairage ne remplacent complètement la lampe à pétrole et la lampe à lumière oxhydrique qu'avec l'électrification des campagnes. Même pendant les années 1940, à la fin de l'ère de la lanterne magique, des conférenciers emploient encore des lanternes à lampe à pétrole dans les régions reculées.

### Les diapositives sur verre

La plaque de projection (diapositive) utilisée avec la lanterne magique consiste en une image « positive » (image dont les valeurs correspondent à celles du sujet) sur un support de verre.

### Diapositives peintes :

Les peintures miniatures exécutées sur une plaque de verre représentent la

---

quantité de radiation ultraviolette et émettant un sifflement. L'espace entre les électrodes n'étant pas fermé, celles-ci finissaient par se détériorer sous l'effet de la corrosion. Au début, ces lampes n'étaient pas pratiques puisqu'il fallait utiliser une lourde batterie pour produire une charge suffisante. Mais avec l'électrification graduelle des villes et la plus grande disponibilité des générateurs, les sources centrales d'électricité dans les bâtiments devinrent chose courante. Les lampes à arc à charbon étaient fiables et efficaces, et entre la luminosité de l'arc et la pointe jaune brillante des électrodes, elles offraient une lumière agréable permettant de projeter des images sur une grande distance. Les lampes à incandescence ont aussi fait leur apparition, quoique à l'origine, elles étaient beaucoup trop faibles pour servir à la projection. De plus, l'enveloppe de verre de l'ampoule projetait des ombres sur l'écran. Cette lampe est l'ancêtre de l'ampoule sophistiquée d'aujourd'hui, avec son réflecteur intégré.

forme la plus ancienne de diapositives de projection. Si cela peut paraître à première vue comme l'industrie artisanale par excellence, les peintures devaient en fait être réalisées avec une précision extrême, étant donné que le moindre défaut apparaissait clairement une fois agrandi sur l'écran. Ces diapositives étaient en général des pièces de verre circulaires montées dans un cadre de bois, souvent en acajou, dont le diamètre était d'environ 3 pouces  $\frac{1}{4}$  (8,2 cm). Elles étaient assez coûteuses à produire et leur minuscule format en fait des œuvres d'art fort impressionnantes. Des dimensions de 3  $\frac{1}{4}$  x 3  $\frac{1}{4}$  (8,2 x 8,2 cm) en Europe et de 3  $\frac{1}{4}$  x 4 (8,2 x 10,1 cm) en Amérique du Nord sont graduellement devenues la norme.



9

### Diapositives réalisées par lithographie :

Plusieurs des premières diapositives étaient des décalques lithographiés appliqués sur du verre, souvent en bandes de 13 à 14 pouces (33 à 35,5 cm) de long représentant une séquence d'images que l'on pouvait pousser à travers le porte-plaque de la lanterne pour dévoiler l'image suivante. Cette méthode bon marché de production en série de diapositives à lanterne fut introduite en Allemagne vers 1875. Les sujets étaient souvent inspirés des contes de fée pour enfants ou des contes

<sup>9</sup> Diapositive peinte, Collection Musée McCord d'histoire canadienne.

moraux. Les longues diapositives étaient souvent montées dans un cadre en bois ou encore, leurs côtés étaient recouverts de papier. Elles étaient vendues en séries dans de longues boîtes en bois. Des instructions étaient publiées sur la façon de fabriquer des diapositives d'après des illustrations dans des livres en appliquant l'image découpée sur un morceau de verre à l'aide de différents produits adhésifs.



10

Avec le perfectionnement des lanternes, les diapositives individuelles sont devenues plus courantes. Le porte-plaque fut modifiée pour accepter un support à double diapositive qui reposait sur le porte-plaque. On pouvait insérer une diapositive dans la moitié du support tandis que l'autre moitié était projetée, puis pousser sur le support pour dévoiler l'autre diapositive et retirer la diapositive précédente. Les diapositives individuelles étaient formées d'un morceau de verre portant une image que l'on recouvrait d'une autre pièce de verre, les côtés étant entourés de ruban pour tenir les deux plaques ensemble. Souvent, on insérait entre les deux un papier masque sur lequel on inscrivait de l'information permettant d'identifier la scène.

### Diapositives photographiques :

Avec l'avènement de la photographie, et notamment, des images sur un support

<sup>10</sup> Diapositive par lithographie, Collection Musée McCord d'histoire canadienne.

transparent, il devint possible de produire à bon marché des diapositives de lanternes d'une grande précision. À l'époque des plaques humides, avant 1880 environ, le négatif était produit normalement, mais son impression sur un autre « négatif » pour produire un positif transparent était compliquée par le fait que le « négatif » était humidifié par des produits chimiques. On avait recours à diverses méthodes pour enrayer ce problème inévitable. On pouvait fabriquer des épreuves (de mêmes dimensions) par contact sur verre en insérant un séparateur en papier ou en carton entre le négatif et le positif. Une autre méthode faisait appel à la réduction : le négatif était fabriqué dans les dimensions habituelles de 6 ½ x 8 ½ (16,5 x 21,6 cm), et en utilisant un reproducteur photographique, on obtenait un positif qui était une épreuve sur verre réduite réalisée d'après le négatif. Une autre façon d'obtenir facilement des diapositives à lanterne consistait à utiliser les négatifs à double image dont on se servait pour imprimer les stéréogrammes. Une fois coupés en deux, ils étaient juste de la bonne dimension pour être utilisés comme diapositives de lanterne.



11

<sup>11</sup> Photographie, Wm Notman & Son, *H.M.S. Garnet, cleared for action, Quebec City, Qc., Ca. 1884*, N-0000.25.1076, Collection Musée McCord d'histoire du Canada.

La technologie de la plaque sèche a permis de simplifier davantage le processus. Il était possible de se procurer des plaques sensibilisées que l'on vendait dans des boîtes à l'épreuve de la lumière. Les négatifs étaient tirés de scènes ou de copies d'images provenant de livres. Une fois développés et séchés, les négatifs étaient classés selon leur densité afin de pouvoir imprimer en lots au même temps d'exposition les négatifs de densité similaire. On employait une tireuse d'épreuves produisant un positif sur verre de même dimension sur des plaques « négatives » similaires ayant été sensibilisées. Celles-ci étaient développées et séchées, recouvertes d'un verre protecteur et assemblées au moyen d'un ruban entourant les côtés. Certaines étaient teintées avec des encres transparentes avant l'installation du verre protecteur et souvent, on insérait entre les plaques des papiers masques sur lesquels étaient inscrits le titre du sujet ou le nom de l'auteur. Ces diapositives à plaque sèche étaient faciles à produire en grande quantité, et l'on pouvait se procurer auprès des fournisseurs commerciaux des jeux de diapositives sur des sujets particuliers.

Les diapositives teintées sont particulièrement remarquables parce qu'elles sont colorées. Bien que les couleurs, en particulier les verts, ne soient pas toujours réalistes, elles sont souvent vives et donnent au spectateur une impression de vie souvent absente dans les photographies en noir et blanc de la même époque. Les images de personnes sont relativement rares dans les photographies teintées, et l'on peut comprendre pourquoi en les voyant. Il était fréquent que l'artiste rate les

contours, et la diapositive ne rend pas toujours justice à l'original. Les diapositives à lanterne teintées semblaient mieux convenir aux vastes étendues des Prairies, ou aux paysages des Rocheuses. Le choix des couleurs mêmes est souvent intéressant. Certains choix de couleurs faits par les artistes étaient mieux que d'autres.



12

### Diapositives à effets spéciaux - détails

**Plaques à glissière** : elles étaient formées de deux pièces de verre, l'une fixe et l'autre coulissante, montées ensemble dans un cadre en bois. La diapositive coulissante, sur laquelle des zones étaient cachées, couvrait ou découvrait des parties de la diapositive fixe, montrant, par exemple, un bateau suivi d'un autre bateau en feu.

**Plaques à levier** : elles étaient formées d'une diapositive fixe et d'une diapositive circulaire mobile montée dans du laiton avec un levier en saillie. Une image partielle était peinte sur la diapositive fixe, et les portions manquantes étaient peintes sur la diapositive rotative. Les deux, encore une fois, étaient montées ensemble dans un cadre en bois. Lorsque actionné de

<sup>12</sup> Plaque de verre, Alexander Ross, « *Lord Strathcona enfonçant le dernier crampon, CP, Craigellachie, C.-B., 1885, repr. vers 1910* », MP-0000.25.971, Collection Musée McCord d'histoire canadienne.

haut en bas, le levier faisait tourner le verre circulaire et des parties de l'image se mettaient à bouger. Par exemple, un cheval pouvait lever et baisser la tête pour s'abreuver à un ruisseau.



13

**Plaques en rosace** : elles étaient formées de deux diapositives circulaires, l'une fixe et l'autre rotative. Différents dispositifs permettaient d'actionner la diapositive rotative, comme des engrenages, un mécanisme à crémaillère, une manivelle ou des courroies. Là encore, la diapositive fixe portait une image presque complète, et la diapositive rotative le reste de l'image, par exemple un moulin à eau avec une roue à aubes, ou un homme endormi sur un lit avec une souris!



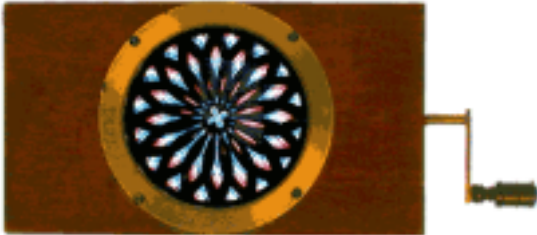
14

**Chromotropes** : une variation de la plaque en rosace. Ici, les images sur les diapositives fixes et mobiles représentaient des spirales, ou des motifs de zigzag qui, lorsque tournés l'un contre l'autre, produisaient des motifs de

<sup>13</sup> Plaque à levier, Collection Musée McCord d'histoire canadienne.

<sup>14</sup> Plaque en rosace, Collection Musée McCord d'histoire canadienne.

moirage ou d'interférence. À la projection, les effets pouvaient être assez fascinants. Ce type de diapositives existait aussi sous la forme d'une longue bande, montée dans un cadre en bois.



15

### Diapositives spécialisées :

Pour des conférences de nature scientifique, il était possible de projeter de véritables expériences à l'écran. Les diapositives étaient de petits réservoirs plats dans lesquels on pouvait combiner des produits chimiques ou enfermer de petits animaux aquatiques. Il va sans dire que le temps de projection devait être très court pour empêcher les animaux de se dessécher et de mourir. Certaines diapositives revenaient aux origines de la projection : elles étaient percées d'un trou au centre duquel une figurine articulée en laiton flexible était suspendue, projetant sur l'écran une silhouette que l'on pouvait faire bouger à l'aide d'une manivelle. Certaines diapositives qui s'appuyaient sur le phénomène de la persistance du mouvement sont les ancêtres des images animées et du cinéma.

<sup>15</sup> Chromotrope, Collection Musée McCord d'histoire canadienne.

## -II-

### Provenance et description

Ce cabinet de présentation de plaques pour lanterne magique provient de l'Université McGill et a été acquis par le Musée à la fin des années 1960. Signe des temps, l'équipement de projection relégué aux oubliettes depuis plus de vingt ans trouvait désormais sa place toute naturelle dans le contexte d'une collection de musée. Il comportait quelque 1250 diapositives sur verre, quelques centaines de négatifs sur verre entreposés principalement dans de petites boîtes de carton, du matériel de production pour plaques de verre et 15 livrets de cours-conférences.



16

Bien que des recherches récentes nous permettent de déterminer l'usage et la raison d'être des ces diapositives sur verre (originellement, elles étaient utilisées conjointement avec une lanterne magique dans le cadre de cours et de conférences présentés par l'université), la nature exacte du contenu du cabinet lors de son acquisition par le Musée

<sup>16</sup> Cabinet de présentation avec diapositives sur verre, Collection Musée McCord d'histoire canadienne.

McCord est toutefois plus incertaine. En grande partie à cause des réorganisations successives du corpus initial au cours des 30 dernières années afin de refléter le mandat institutionnel de mise en valeur des documents à contenu canadien, et à cause de l'absence de liste précise lors de l'acquisition, il est malheureusement impossible de reconstituer le contenu avec précision.

### Le cabinet

Le cabinet et un coffret de chêne fabriqué spécifiquement pour l'entreposage des négatifs-diapositives sur verre, par la firme G. S. Moler de Ithaca (New York) au début du siècle. De format assez imposant (127 x 96 x 36 cm), le cabinet comprend 19 casiers coulissants, chacun pouvant entreposer 60 plaques. La boîte a été conçue de manière à ce que les diapositives puissent être consultées pour une sélection rapide lorsqu'un des 19 compartiments est tiré. Deux tiroirs logés à la base de la boîte permettent d'entreposer d'autres plaques de verre (diapositives ou négatifs) dans des boîtiers de carton, du matériel de production et de réparation des plaques de même que des livrets utilisés lors des cours et des conférences.

### Les livrets

Selon une liste retrouvée aux archives de l'Université McGill, le service du département « des relations extra-murales » offrait en 1935 une cinquantaine de conférences illustrées, réparties en cinq séries d'inégale

importance : géographie et voyage, histoire, science, histoire naturelle et religion. Quinze de ces livrets d'accompagnements, portant exclusivement sur des sujets canadiens, se retrouvent actuellement au Musée McCord.



17

Unilingues anglais, les livrets contiennent un index des sujets traités, le contenu de la présentation proprement dit et enfin les notes descriptives pour les diapositives d'accompagnement. Dans le cas des livrets produits pour le gouvernement du Canada, ces derniers comportent également des annexes constituées de textes écrits par des politiciens de l'époque, responsables des ministères impliqués. Bien que les livrets ne soient pas datés, on retrouve à de nombreuses occasions des références nous permettant de déterminer la date approximative de production du document. En définitive, on peut présumer que les textes ont été écrits dans le premier quart du XXe siècle.

## Les diapositives sur verre

Le cabinet contient approximativement 1250 plaques de verre « positives » (diapositive) obtenues par différents procédés, principalement ceux de

<sup>17</sup> Livrets d'accompagnement, Collection Musée McCord d'histoire canadienne.

gélatine sur verre et de collodion humide. À l'exception des diapositives provenant de France, la majorité des diapositives sont de format similaire, soit de 8.2 x 8.2 cm ou de 8.2 x 10.1 cm. Bon nombre des diapositives ont été peintes ou comportent des rehauts de couleurs obtenus par l'utilisation d'encres transparents, et sont entourées de papier masque<sup>18</sup>.

La période couverte va de 1870 à 1930, et les sujets traités concernent principalement le développement du Canada. L'usage d'une diapositive n'étant pas limité à une seule conférence, il n'est pas rare de retrouver plusieurs numéros de référence sur une même diapositive.



19

<sup>18</sup> **Le papier masque** : Au tout début, le papier masque était souvent utilisé pour des raisons esthétiques. Il était très fréquent qu'une photographie au collodion présente un petit masque rond dégradant la petite zone centrale d'une image rectangulaire, couvrant la presque totalité de la surface de 8,1 x 10,1 cm. Le papier masque avait également une fonction utilitaire qui semble avoir pris de plus en plus d'importance avec le temps. Il pouvait en effet masquer des portions non désirées de l'image. À une époque antérieure, on l'utilisait pour couvrir l'autre portion d'un couple stéréoscopique. On pouvait aussi l'utiliser pour masquer des titres et des chiffres distrayants, et cacher des zones dépourvues d'image.

<sup>19</sup> Diapositive sur verre, Anonyme, *Billots transportés par la Comox & Campbell Lake Tramway Co., île de Vancouver, C.-B., vers 1925*, MP-0000.25.885, Collection Musée McCord d'histoire canadienne.

Contrairement à la majorité des images utilisées pour les lanternes magiques, ces photographies sont des originaux, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas des reproductions prises à partir de publications. Toutefois, de nombreuses diapositives proviennent de séries publiées par diverses agences gouvernementales ou par des compagnies privées. On retrouve ainsi dans ce corpus des diapositives produites par le gouvernement de l'Ontario, le département de l'Instruction publique du Musée Américain d'histoire naturelle et même la compagnie française J. Lévy.

### -III-

## Usages de la lanterne magique



20

### Les débuts à McGill

L'Université McGill et les musées qui lui sont affiliés rassemblent d'importantes collections de photographies sur verre, dont quelques-unes datent vraisemblablement des années 1870 ou 1880. Pourtant, ce n'est probablement qu'à partir des années 1890 que l'on intégra à certains cours, de façon fréquente et même systématique, les projections par lanternes à leurs cours. Cette évolution n'est sans doute pas étrangère à l'amélioration des installations électriques dans les locaux de l'université. En effet, les sources d'éclairage utilisées jusque-là pour les lanternes, en particulier le kérosène et la lumière oxhydrique, ne se prêtaient pas forcément à la projection dans de grandes salles; surtout, elles pouvaient

<sup>20</sup> Photographie composite, William Notman, "Université McGill, Montréal, McGill University, Montreal, QC, 1871, I-63563, Collection Musée McCord d'histoire canadienne.

être de manipulation difficile, voire même dangereuse<sup>21</sup>.

Non seulement la lanterne magique fit-elle son entrée à McGill de façon très progressive, mais elle était très inégalement utilisée d'une discipline à l'autre. Au tournant du XXe siècle, elle était surtout associée à l'enseignement de la médecine et des sciences naturelles. À ce chapitre, Frank Dawson Adams (1859-1942) qui, en 1896, annonçait à ses futurs étudiants des cours "accompagnés de projections par lanterne"<sup>22</sup>, faisait figure de pionnier. Géologue de renom, Adams avait commencé à enseigner à McGill en 1889. Jusqu'à la fin de sa carrière, en 1924, l'importance qu'il accorda à cet outil pédagogique semble ne s'être jamais démentie. Au cours de ces années, en effet, il rassembla, et souvent fabriqua lui-même, pour les besoins de ses cours de géologie et de paléontologie, plusieurs centaines de photographies sur verre<sup>23</sup>.



24

<sup>21</sup> Stanley Triggs, *Lanternes magiques*. Texte de l'exposition présentée au Musée McCord d'histoire canadienne de novembre 1987 à juin 1988.

<sup>22</sup> McGill University Calendar for the session 1896-1897, Montréal, Lovell & Son, 1896.

<sup>23</sup> David Rowe, "Inventory of Accession 1217". Graduate School of Library Science, McGill University, avril 1979, 18p. Archives de l'université McGill, R.G. 11, c.21, no. d'accès 1217.

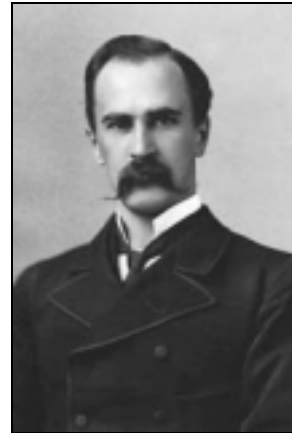
<sup>24</sup> Photographie, Wm. Notman & Son, Dr. F. Adams, Montréal, QC, 1922, II-173978, Collection Musée McCord d'histoire canadienne.

## L'utilisation de la lanterne par la faculté de médecine

En 1898, la faculté de médecine annonçait à son tour une série de cours du soir “ avec projections par lanterne ”, dans le cadre d'un programme de perfectionnement destiné aux médecins généralistes. Puis, trois ans plus tard, le nouveau musée de l'Hygiène<sup>25</sup> de McGill mettait à la disposition de l'université une collection récemment acquise de quelques 1000 plaques pour lanterne, permettant d'illustrer “ les différentes phases de l'hygiène ”.

Au cours des années qui suivirent, les professeurs de plusieurs disciplines médicales<sup>26</sup> emboîtèrent le pas, et l'on commença aussi à signaler l'utilisation de la lanterne magique dans des cours de science appliquée<sup>27</sup>. Les photographies sur verre, tout comme celles fixées sur du papier, permettaient par ailleurs de témoigner de découvertes scientifiques et, dans le même temps, d'en faire la démonstration : certaines de celles que l'on trouve dans la collection de F.D. Adams rapportent par exemple les travaux et découvertes d'expéditions de paléontologie menées dans les

Rocheuses canadiennes au moment de la Première Guerre mondiale. Faciles à transporter ou à expédier par courrier, elles représentaient également un moyen de constituer ou de compléter une collection de spécimens, et en même temps favorisaient l'échange de renseignements, à la fois entre chercheurs et entre institutions (qu'il s'agisse d'universités, d'hôpitaux, ou de musées). La projection par lanterne de ces photographies pour enseigner aux futurs médecins, géologues ou, plus tard, aux futures infirmières était, bien entendu, un prolongement naturel de ce type d'échanges. En réalité, dans une institution universitaire comme McGill, tout cela se faisait simultanément.



28

La correspondance que le Dr William Osler (1849-1919)<sup>29</sup> entretenait, au

<sup>25</sup> Ce musée est créée en 1893. *McGill University Annual Calendar for session 1901-1902*, Montreal, Gazette Printing Co., 1901.

<sup>26</sup> Plus précisément d'histologie, de pathologie, de dermatologie et de parasitologie. En 1913, les cours de parasitologie sont, nous dit-on, “ copieusement illustrés par des projection par lanterne ”. McGill University, *Faculty of Medicine Annual Calendar for session 1913-1914*, Montréal, Gazette Printing Co., 1913.

<sup>27</sup> En 1916, le département de Génie des mines précise qu'il dispose de près de 4000 photographies, de même que d'une importante collection de photographies sur verre. *McGill University Annual Calendar for session 1916-1917*, Montréal, 1916. Puis, dans les années 1920 et 1930 les professeurs de sciences physiques, en particulier H.T. Barnes et A.N. Shaw, se mettent eux aussi à les utiliser fréquemment. Voir la collection de photographies des archives de l'université McGill, notamment PG 029013, 028976 et 028975.

<sup>28</sup> Photographie, Notman & Sandham, *Dr. William Osler, Montréal, QC, 1881*, II-62556, Collection Musée McCord d'histoire canadienne.

<sup>29</sup> Dr William Osler (1849-1919) : Clinicien de réputation internationale, Osler est probablement le plus beau fleuron de la faculté de médecine de McGill. Il y obtint son diplôme en 1872 et revint y enseigner en 1874, en même temps qu'il était nommé médecin et pathologiste à l'Hôpital général de Montréal. C'était alors le plus jeune professeur à être nommé à la faculté de médecine, et le premier aussi à gagner sa vie dans l'enseignement plutôt que dans la pratique privée. Il faut par ailleurs souligner que dès cette époque, Osler était connu comme un réformateur : d'une part, pour l'insistance avec laquelle il amenait ses étudiants à appliquer des règles scientifiques dans l'établissement

début du siècle, avec ses collègues canadiens et américains, met précisément en lumière les fonctions simultanées que remplissaient ces petits objets et l'importance du rôle qu'ils ont pu jouer, à cette époque, dans la pratique et l'évolution de la médecine, en particulier en ce qui concerne l'étude des maladies infectieuses. Outil de travail et éventuellement preuve scientifique, ces plaques photographiques alimentaient par ailleurs les discussions que pouvaient avoir entre eux les experts médicaux. Et il semble bien qu'elles aient parfois accompagné ces derniers dans le feu de l'action. L'extrait qui suit<sup>30</sup> date d'octobre 1918, soit au moment où une terrible pandémie d'influenza (la fameuse "grippe espagnole") décimait les populations d'Europe et d'Amérique :

Cher Archie,

« Je suis enchanté d'apprendre ta venue. Ce sera merveilleux. Apporte si tu le peux quelques bonnes diapositives de lanterne. C'est pour une importante conférence [sur une pandémie de pneumonie]<sup>31</sup>. Rolleston m'a demandé d'ouvrir la conférence, mais je n'ai rien de spécial à présenter et je suis trop occupé. Ici, les troupes américaines connaissent le pire de l'épidémie (...) »

### Du côté des lettres et des sciences humaines

Tandis que la lanterne magique paraît avoir été, pendant un moment du moins, au cœur de la vie scientifique et universitaire de la faculté de médecine, la plupart des départements de la faculté des Arts, (à l'exception de celui de géologie)<sup>32</sup>, ne semblent pas lui accorder la même importance. La seule exception notable à cette règle est le département de Langue et littérature anglaises, où Gerhard Lomer (1882-1970) enseigna, entre 1903 et 1907. Dès cette époque, en

---

des diagnostics et le choix des traitements; d'autre part, pour la lutte qu'il menait contre les méthodes d'enseignement traditionnelles, trop exclusivement centrées sur les cours magistraux plutôt que sur l'observation et la pratique. Osler quitta McGill en 1884 et poursuivit sa carrière aux États-Unis, en particulier à la Johns Hopkins School of Medicine de Baltimore. En 1904, au moment où il fut nommé professeur à l'université d'Oxford, en Angleterre, il était considéré comme une sommité en médecine clinique dans l'ensemble du monde anglo-saxon (Joseph Hanaway et Richard Cruess, *McGill Medicine*. Volume I: "The First Half Century, 1829-1885". Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1996, 219 p., pp. 95-99 et 179-183. Voir aussi H. Bensley, ed., *Osler Library Studies in the History of Medicine*, Number 1, *McGill Medical Luminaries*, Montréal, The Osler Library, McGill University, 1990, 181p., pp. 43 et suivantes).

<sup>30</sup> Cette lettre est adressée à Thomas Archibald Malloch. Professeur à l'université McGill et médecin à l'hôpital Royal Victoria, Malloch s'engagea dans l'armée canadienne au moment du Premier conflit mondial et servit dans différents hôpitaux militaires. Après sa démobilisation, il demeura quelques années en Angleterre, avant de revenir à Montréal en 1923. *The McGill News*, vol. 14, no.2, mars 1923, p. 37.

---

<sup>31</sup> Lettre datée du 14 octobre 1918. Fonds Harvey Cushing, no. 2888, id. CUS417/126.102. Le texte mis entre crochet est une précision apportée par le Dr Cushing lui-même. En effet, au moment de rédiger sa biographie de W. Osler, ce dernier fit retranscrire toute la correspondance qu'il put trouver le concernant. L'extrait présenté ici est une de ces retranscriptions, annotée par Cushing. Voir Harvey Cushing, *The Life of Sir William Osler*, Oxford, Clarendon Press, 1925.

<sup>32</sup> Puis, plus tard, des sciences physiques et de la géographie. Jusqu'en 1940, en effet, la faculté des Arts comprend aussi bien les sciences naturelles (biologie, physique, zoologie...) que les études commerciales ou ce qu'on appellerait aujourd'hui les sciences humaines et sociales.

effet, Lomer mit sur pied une collection de plaques pour lanterne<sup>33</sup> qui illustrent de différentes manières l'histoire de la littérature. Nommé bibliothécaire de l'université en 1920, puis devenu directeur de l'École de bibliothéconomie de McGill en 1927, il ajouta entre-temps à cette collection, riche aujourd'hui de quelques milliers de plaques, des séries traitant des multiples aspects de l'histoire du livre et des bibliothèques à travers le monde<sup>34</sup>.

### Maude Abbott ou des cours qui s'exportent



35

En somme, l'utilisation de cette technologie relativement “moderne” dans les salles de cours de McGill dépendait de la matière enseignée, et certaines, de toute évidence, ne s'y

prêtaient pas ou s'y prêtaient moins; mais elle variait aussi suivant les choix pédagogiques des professeurs et leur aisance à manipuler ce genre d'appareil. Dans ce sens, William Osler, et plus encore F. D. Adams et Gerhard Lomer, se distinguaient certainement de leurs confrères. C'est également le cas de Maude Abbott (1869-1940)<sup>36</sup> qui elle aussi, comme Adams et Lomer, rassembla pour ses étudiants de McGill d'importantes collections de plaques pour lanterne. En 1917, l'école de nursing de l'hôpital Royal Victoria invita le Dr Abbott à créer pour cette institution le premier cours d'histoire des soins infirmiers, et à cette fin, Abbott fit produire une série de quelque 200 photographies sur verre. Cette contribution ne passa pas inaperçue : au cours des années 1920, la série de photographies fabriquées pour ce cours fut reproduite plusieurs fois et achetée par le Teachers College de Columbia, de même que par la plupart des écoles de soins infirmiers du Canada et des États-Unis<sup>37</sup>.

<sup>33</sup> À la différence des séries rassemblées par F.D. Adams, celles que collectionne Lomer sont pour la plupart achetées en séries, notamment à des compagnies britanniques ou américaines. Voir la collection de photographies des archives de l'université McGill.

<sup>34</sup> Collection de photographies des archives de l'université McGill, PG 028998.

<sup>35</sup> Photographie, Wm. Notman & Son, *Mlle Maude E. Abbott, Montréal, QC, 1893*, II-103172, Collection Musée McCord d'histoire canadienne.

<sup>36</sup> Maude Abbott (1869-1940) : En réalité, Maude Abbott se distinguait de ses collègues à plus d'un titre : il s'agit en effet de l'une des premières femmes à obtenir son diplôme de médecine au Canada. Elle se spécialisa en pathologie et devint une spécialiste reconnue des maladies cardiaques congénitales. Elle commença à enseigner à McGill en 1912. Or dès ses débuts et pendant toute sa carrière de professeure, qui s'acheva en 1935, elle intégra les projections par lanterne à son enseignement. La passion que la Dr. Abbott vouait à l'histoire de sa discipline (autre trait commun avec Adams et Lomer), l'encourageait dans ce sens.

<sup>37</sup> *Autobiographical sketch : An Address read before the Women's Medical Society of McGill, March 31, 1928* pp. 30-32. (Texte publié dans le Journal médical de McGill en octobre 1959). Archives de l'université McGill, fonds Maude Abbott, M.G. 1070, c.4, no d'accès 2354, ref.

## Une nouvelle vocation pour la lanterne magique

### L'éducation aux adultes

Dans les années 20 et 30, la lanterne magique servait à illustrer plusieurs des cours dispensés à McGill dans le cadre de ses programmes réguliers. Sans doute était-elle toujours plus systématiquement associée à l'enseignement de la médecine, de la physique, de la chimie, des sciences appliquées et des sciences naturelles. Mais elle servait également à des exposés sur la littérature et l'architecture, et accompagnait aussi probablement certains des nouveaux cours de sociologie<sup>38</sup>.

En fait, à cette époque, dans l'ensemble de la société montréalaise et canadienne, les projections par lanterne avaient déjà cédé la place au film comme spectacle public, et on ne retrouvait guère cet appareil qu'à l'école, voire même à la maison où, à l'occasion il pouvait rassembler parents et voisins pour un moment de détente<sup>39</sup>. Or un peu paradoxalement, l'université McGill, tout comme l'Université de Montréal<sup>40</sup>,

d'ailleurs, y avait plus que jamais recours dans ses contacts avec le public. En effet, à McGill même, la lanterne magique était en train de trouver une nouvelle vocation dans le cadre de programmes destinés à l'éducation aux adultes.

### Les conférences publiques

Depuis longtemps déjà, McGill offrait aux Montréalais des conférences publiques : la première fut annoncée en 1856<sup>41</sup>. Ce n'est toutefois qu'à partir des années 1890 que l'université proposa au public, de façon régulière, des activités organisées hors programme. En 1900, grâce à un don de la famille de Hugh McLennan (1825-1899) et à la mémoire de ce dernier, McGill créa un service de bibliothèques ambulantes : chacune d'elles comptait quelques dizaines de livres "soigneusement choisis", que l'on prêtait sur demande, moyennant un déboursé assez modeste, à des écoles, des clubs de lecture, les bibliothèques de petites communautés rurales, ou encore à des communautés qui justement ne possédaient pas de bibliothèques. Or en 1920, soit précisément au moment où Gerhard Lomer devint bibliothécaire de l'université McGill, ces bibliothèques ambulantes commencèrent également à offrir « des plaques pour lanterne ainsi que des cours »<sup>42</sup>.

<sup>38</sup> Du moins, Carl Dawson, professeur à ce département, présentait-il au Mechanics Institute, en 1929, une conférence illustrée sur "l'histoire naturelle de Montréal". Archives de l'université McGill, R.G. 44, c.10, no. d'accès 12, ref. 8/1/203. Par ailleurs, les collections du Musée McCord comprennent de très nombreuses plaques traitant de sujets de géographie physique et humaine qui datent probablement de cette période. L'utilisation de la lanterne magique n'est jamais mentionnée dans la descriptions des cours réguliers de sociologie; elle n'est pas non plus mentionnée, ou rarement, dans la description des cours des départements des études littéraires, d'éducation, ou même d'architecture. Le plus souvent, nous n'avons à ce sujet que des renseignements indirects.

<sup>39</sup> Stanley Triggs, *Lanternes magiques*, op. cit.

<sup>40</sup> Dans les années 1930, l'université de Montréal, tout comme McGill, offrait au public une variété d'activités hors programme, dont cette série de

« conférences publiques de biologie générale » présentées en 1935-1936 et qui toutes étaient accompagnées de projections.

<sup>41</sup> Guide des archives de l'université McGill, vol 1, p.106.

<sup>42</sup> *McGill University Annual Calendar for session 1920-1921*, Montréal, 1920.



43

Dans l'effort qu'elle faisait pour rendre certaines connaissances plus accessibles au public et améliorer ainsi son niveau d'éducation, McGill rejoignait les préoccupations de quelques institutions connues, telles le YMCA<sup>44</sup>, et moins connues, telles les Mechanics Institutes ou encore Womens' Institutes<sup>45</sup>. De fait, des liens se créèrent progressivement entre McGill et ces différentes institutions. Avant la Première Guerre mondiale, on ne peut vraiment parler au Canada d'un mouvement social

<sup>43</sup> Photographie, William Notman, *Mechanic's Institute, Toronto, ON, 1868*, I-34465.1, Collection Musée McCord d'histoire canadienne.

<sup>44</sup> Le premier YMCA canadien fut fondé à Toronto en 1853. Son pendant montréalais ouvrit ses portes en 1869. Gordon Selman et Paul Dampier, *The Foundations of Adult education in Canada*, Toronto, Thompson Educational Publishing, 1991, 310p. 37.

<sup>45</sup> Basé sur un modèle britannique, comme le YMCA, les Mechanics Institutes apparurent au Canada dès les années 1830. Au début du XX<sup>ème</sup> siècle, ils dispensaient en particulier aux travailleurs des cours du soir, en particulier sur des matières techniques ou scientifiques qui pouvaient les aider à compléter leur formation. *The Foundations of Adult education...*, pp. 36-37. Les Women's Institutes, par contre sont créés au Canada (le premier est fondé en Ontario en 1897). Il s'agit d'une organisation vouée à l'éducation et à l'amélioration de la qualité de vie des femmes de milieu rural. Gordon Selman, "Stages in the Development of Canadian Adult Education", in *Adult Education in Canada: Historical Sketches*, Toronto, Thompson Educational Publishing, 1995, 449 p., p. 65.

conscient en faveur de l'éducation aux adultes. Dans ce domaine, les initiatives venaient essentiellement d'associations bénévoles, d'organismes privés, de l'Église et des universités. Néanmoins le nombre et la variété des organismes préoccupés de cette question ne cessaient d'augmenter.

### Création du " Département des relations extra-murales "

À McGill même, en 1922, on jugea le nombre d'activités hors programme offertes par l'université suffisamment important pour justifier la création d'un comité d'étude; l'année suivante, celui-ci organisa une série de cours du soir sur des thèmes dont on jugeait qu'ils pouvaient être utiles au public montréalais. Le succès remporté par cette initiative, étendue à l'occasion à d'autres villes de la province (Grandmère, Ottawa et Québec), encouragea la création d'un " Département des relations extra-murales " afin de coordonner et de gérer une partie de ces cours, conférences et autres activités extérieures. Le colonel Wilfrid Bovey en fut le premier directeur et occupa ce poste pendant plus de 20 ans, de 1927 à 1948<sup>46</sup>.



47

<sup>46</sup> Stanley Brice Frost, *McGill University for the Advancement of Learning*, op. cit., pp. 294-7.

<sup>47</sup> Photographie, Wm. Notman & Son, « Capitaine Bovey et officiers du 5<sup>th</sup> Royal Highlanders, Montréal,

Sous la direction de Bovey, dans les années 1930, le département offrait entre autres une série de cours du soir, dont plusieurs, destinés en particulier aux enseignants, permettaient d'obtenir des crédits universitaires. Ces cours pouvaient aussi être ouverts à un large public<sup>48</sup>. Ils portaient sur des sujets d'intérêt général (cours de Droit ou d'économie traitant des problèmes de l'heure), initiaient leur auditoire à la philosophie ou à l'histoire de l'Art, mais aussi à la psychologie de l'enfant, à l'astronomie, voire à la métallurgie. Cette fois, partout où la matière s'y prêtait, la lanterne magique était mise à contribution : désuète ou non, elle pouvait encore rendre de grands services, en aidant à capter et à maintenir l'attention d'un auditoire non-étudiant. Ces cours étaient donnés sur le campus même de l'université, parfois aussi à l'extérieur de ses murs, notamment au Mechanics Institute de Montréal, avec lequel McGill avait un accord particulier<sup>49</sup>. Enfin, ils étaient quelquefois dispensés dans d'autres villes de la province, notamment à Québec. Ce même département pouvait également proposer par ailleurs des

cours de niveau universitaire élevé, donnés cependant hors des horaires<sup>50</sup>, réguliers, de façon à être accessibles<sup>50</sup>, sans doute, à des professionnels.



51

Plusieurs personnalités connues enseignaient alors dans le cadre de ce service. En 1932, Leonard C. Marsh, dont les travaux et les interventions contribuèrent à faire adopter les premières mesures de l'État-Providence, y donnait un cours d'économie sur la question du chômage<sup>52</sup>. En 1934, Idola Saint-Jean (1880-1945) féministe et présidente de l'Alliance canadienne pour le vote des femmes<sup>53</sup>, dispensait pour sa part des cours de français, l'un sur le campus de McGill, l'autre au Mechanics Institute. Maude Abbott elle-même présentait, en 1932, un cours sur les

QC, 1914 », II-206458, Collection Musée McCord d'histoire canadienne.

<sup>48</sup> Dans les années 1930, l'université de Montréal, tout comme McGill, offrait au public une variété d'activités hors programme, dont cette série de « conférences publiques de biologie générale » présentées en 1935-1936 et qui toutes étaient accompagnées de projections. Le Collège MacDonald, affilié à McGill, offre ses propres conférences publiques. Le laboratoire de sciences physiques de MacDonald Physics annonçait ainsi, pour Noël 1934, une série de « Cours pour garçons et filles, illustrés par des expériences et avec projections. Ces cours s'adressaient avant tout à des adolescents de 12 à 14 ans mais on précisait cependant que les adultes pouvaient y assister s'ils le souhaitaient.

<sup>49</sup> En effet, au moins depuis les années 1920, le Mechanics Institute de Montréal conçoit ses programmes de cours du soir et de conférences en étroite collaboration avec l'université McGill.

<sup>50</sup> Des formulaires étaient envoyés aux professeurs de McGill par le département des relations extra-murales. On leur demandait notamment s'ils étaient prêts à dispenser des cours hors programmes ou encore offerts à un public non étudiant, et s'ils acceptaient de donner des cours à l'extérieur de Montréal.

<sup>51</sup> Photographie, Wm. Notman & Son, « *Mechanic's Institute, Avenue Atwater, Montréal, QC, 1920* », VIEW-19605, Collection Musée McCord d'histoire canadienne.

<sup>52</sup> James Struthers, « *No Fault of Their Own : Unemployment and The Canadian Welfare State, 1914-1941* », Toronto, University of Toronto Press, 1983, 268p.

<sup>53</sup> Collectif Cléo, « *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles* », Montréal, Les Quinze, éditeur, 1982.

maladies cardiaques congénitales, (probablement un cours de perfectionnement), abondamment illustré à l'aide de modèles, de spécimens et de projections par lanterne, bien sûr.

## La lanterne voyageuse

### Un service de conférences prêtes-à-donner

Au début des années 1930, Wilfrid Bovey mit à la disposition du public un service de cours ou conférences avec projections (*illustrated lectures*), conçu suivant un modèle similaire à celui qu'offraient les bibliothèques ambulantes de McGill et qui peut-être fonctionnait en collaboration avec ces dernières. Chacun de ces cours comportait une série de plaques pour lanterne, accompagnée d'un livret dont le texte permettait de commenter les projections. Quoique Wilfrid Bovey lui-même ait pu en présenter à l'occasion<sup>54</sup>, ces cours ne semblent pas avoir été fréquemment dispensés par les professeurs de McGill.



55

<sup>54</sup> Voir le programme de "Popular lectures" proposées par le Mechanics Institute de Montréal, 1928-1929. Archives de l'université McGill, R.G. 44, c. 10, no.12, ref. 8/1/30.

<sup>55</sup> Trousse de conférence (diapositives et livrets), Collection Musée McCord d'histoire canadienne.

Plaques et livrets constituaient plutôt une sorte de trousse pour conférencier, que l'on faisait parvenir par courrier aux institutions, associations ou groupes de personnes qui en faisaient la demande. Ce service s'étendait à l'ensemble du Québec et à l'Ontario ; quelques conférences ambulantes atteignaient même le Nouveau-Brunswick. Le plus souvent, c'est au pasteur ou ministre du culte, au maître ou à la maîtresse d'école, ou encore au représentant du YMCA local que revenait le rôle de conférencier. Vers 1935, la liste des cours proposés comptait une cinquantaine d'exposés, portant principalement sur le Canada; ils étaient répartis en cinq séries d'inégale importance : « géographie et voyage », « histoire », « science », « histoire naturelle » et « religion ».



56

### Un service à la communauté

Ce service de conférences avec projections était offert à peu de frais : on demandait au départ à ses usagers un dépôt de 5 \$, afin de couvrir les pertes et bris éventuels. Si par ailleurs ils ne disposaient pas sur place d'une lanterne magique, ils pouvaient en louer une qui

<sup>56</sup> Trousse de conférence (diapositives et livrets), Collection Musée McCord d'histoire canadienne

fonctionnait à l'électricité pour 2 \$ par jour. Dans les communautés rurales qui n'avaient pas l'électricité, ou lorsqu'on voulait limiter ces frais de location, on empruntait plutôt un modèle de lanterne qui pouvait être branché à une batterie d'automobile<sup>57</sup>. Le tout était expédié par courrier express, aux frais du récipiendaire.

Les conférences illustrées de McGill paraissent avoir suscité un certain intérêt. Elles comptaient parmi leurs usagers réguliers le Mechanics Institute de Montréal, le Womens' Institute, de même que des enseignants et pasteurs protestants de Montréal et de plusieurs villes ou petite localités du Québec, voire de l'Ontario. La demande pouvait en être faite par des groupes d'employés : nous savons par exemple que des employés de la compagnie Bell Canada<sup>58</sup> les empruntaient fréquemment. Enfin, certaines des conférences proposées par McGill ont visiblement animé à l'occasion les réunions de loges maçonniques :

Moulinette, Ontario, 27 octobre 1936:

« Cher Dr Lomer, je vous écris pour vous demander si votre collection de conférences illustrées pourrait être mise à la disposition de

notre loge maçonnique (...) En qualité de ministre de l'Église Unie, je me permets de vous demander la permission de conserver les diapositives une journée ou deux de plus afin de les présenter dans une ou plusieurs de mes salles paroissiales (...)»<sup>59</sup>

Bien entendu, cette série de cours ne faisait pas partie d'un programme de formation professionnelle et aucun crédit universitaire n'y était attaché. Il s'agissait avant tout d'informer, d'apporter un bagage de connaissances générales et en même temps, autant que possible, de divertir l'auditoire. À juger de la matière parfois assez aride que présentent certains de ces cours, la lanterne magique jouait certainement à ce chapitre un rôle fondamental. Quoiqu'il en soit, ce type d'activité traduit lui aussi une volonté d'améliorer le niveau d'éducation de la population canadienne et il est véritablement conçu comme un service à la communauté. C'est ce qu'explique Wilfrid Bovey dans une lettre qu'il adresse le 9 décembre 1935 à W. P. Percival, directeur des écoles protestantes du Québec : « Bien que ces cours n'aient pas été conçus pour des enfants, dit-il, ils peuvent leur être présentés, mais ils sont plus utiles encore aux enseignants qui aimeraient rendre service à leur communauté ».<sup>60</sup>

<sup>57</sup> Extrait d'une lettre de W. Bovey à Mrs Chas. Smallman, Sainte-Agnès-de-Dundee, 1<sup>er</sup> novembre 1935 : « Si vous utilisez un courant électrique ordinaire pour la lanterne, nous oublierons les frais de location de 2 \$, mais vous devrez quand même payer les frais de transport; cependant, si vous ne disposez pas de courant électrique, nous sommes prêts à vous prêter gratuitement, pendant l'hiver, une lanterne qui fonctionne avec une batterie d'automobile. »

<sup>58</sup> Il ne s'agissait pas dans ce cas d'une politique de la compagnie Bell : ces employés en faisaient la demande de leur propre initiative. Lettre de G.L. Long, The Bell Telephone Company, à W. Bovey, 4 mai 1936. Archives de l'université McGill, R.G. 44, c.8, no. 12, ref. 8/1/60.

<sup>59</sup> Lettre de C.H. Dawes à Gerhard Lomer, 27 octobre 1936. Archives de l'université McGill, R.G. 44, c.8, no. 12, ref. 8/1/60. Bien que cette lettre ait été adressée à Gerhard Lomer, directeur de la bibliothèque de McGill, elle a été transmise par la suite à W. Bovey, responsable du département des relations extra-murales.

<sup>60</sup> « While the lectures are not primarily intended for children, they are used for children, but are still more useful to teachers who want to render some special service to the community in which they are placed ». Lettre de W. Bovey à W.P. Percival, 9 décembre 1935 Archives de l'université McGill, R.G. 44, c. 8, no. 12, ref 8/1/60.

## Les concepteurs et les producteurs des conférences

Plusieurs de ces conférences prêtes-à-donner ont été fournies au département des relations extra-murales par le gouvernement du Canada. À cette époque, il est vrai, bien que leurs interventions aient été peu nombreuses, le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux commençaient à manifester plus de sensibilité ou plus d'intérêt à l'égard de l'éducation des adultes<sup>61</sup>. Et au moment où la crise économique frappait très durement les travailleurs de ce pays, certains de ces gouvernements encourageaient volontiers des programmes destinés à préserver le moral de la population canadienne<sup>62</sup> : le service offert par Bovey pouvait certainement être présenté de cette façon.

Cependant, si certains de ces cours ont pu être rédigés par des professeurs de McGill<sup>63</sup>, il n'est pas sûr que les plaques pour lanterne et les livrets offerts par le gouvernement canadien aient été spécifiquement conçus pour les besoins de cette université, ou réservés à son

<sup>61</sup> Gordon Selman et Jindra Kulich, "Between Social Movement and Profession: A Historical Perspective on Canadian Adult Education", in G. Selman, *Adult Education in Canada: Historical Essays*, Toronto, Thompson Educational publishing, 1995, 449p., p. 30.

<sup>62</sup> Lettre de W. Bovey à W. Meyer, South African Government (Trade Commissioner), 11 février 1936. McGill University Archives, R.G. 44, c.8, no. 12, ref 8/1/60.

<sup>63</sup> W. Bovey est probablement l'auteur du texte sur la province de Saskatchewan ainsi que du livret "Canada's Agricultural Lands and Development". Voir ses notes personnelles ainsi que sa correspondance avec P.C. Armstrong, du Canadien Pacifique, datée des 9 et 12 décembre 1938 : R.G. 44, no. 12, ref. 8/1/60 et 8/1/13.

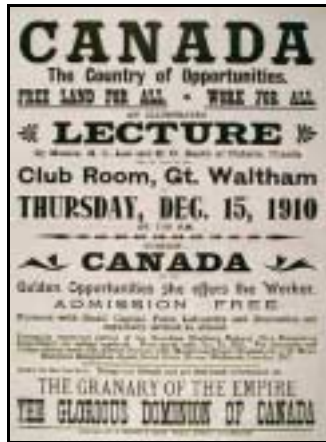
usage exclusif<sup>64</sup>. La production de ce type de document pouvait en effet s'inscrire dans une autre logique. Depuis longtemps déjà, le gouvernement canadien encourageait la préparation de "conférences illustrées" dans le but de promouvoir le Canada à l'étranger. Il le faisait en particulier, au moins depuis la fin du XIXe siècle, pour stimuler l'immigration<sup>65</sup>.

En fait, plusieurs autres pays fournirent à McGill des troussees semblables : la France, la Tchécoslovaquie, la Chine, la Grande-Bretagne, de même que quelques-unes des colonies ou anciennes colonies de cette dernière : les Bahamas, la Jamaïque, l'Inde et l'Afrique du Sud<sup>66</sup>. Ces gouvernements (ceux des pays indépendants) disposaient sans aucun doute de leurs propres services de promotion. De plus, manifestement, au milieu des années 1930, ils utilisaient toujours la lanterne magique à cette fin. Du moins avaient-ils tous encore à portée de main des séries de plaques pour lanterne et des textes d'accompagnement qu'ils pouvaient distribuer sur demande.

<sup>64</sup> Ainsi, lorsque le service de conférences illustrées de McGill fut interrompu, en 1936, la responsable du Women's Institute du Collège MacDonald décida de demander directement au gouvernement canadien (Department of the Interior) de lui procurer le même type de trousse pour conférencier. Lettre de Hazel B. McCain à W. Bovey, 16 septembre 1936, R.G. 44, c.8, no. 12, ref. 8/1/60.

<sup>65</sup> J.M. Colmer, London, England. Lettre de JE Evans qui propose de présenter des conférences illustrées sur le Canada, 17 nov. 1887 et réponse du 8 décembre 1887; W. Walford, London, Ontario : Lettre à propos de conférences illustrées données en Angleterre afin de promouvoir l'immigration au Canada, 20 et 21 mai 1891. Archives Nationales du Canada, dossier R.G. 17, Agriculture, volume 559, chemise 62776, code d'accès 90.

<sup>66</sup> Voir la correspondance échangée entre W. Bovey et M. Meyer, (Trade Commissioner) de l'Afrique du Sud, 1936. Archives de l'université McGill, R.G. 44, c.8, no. 12, ref 8/1/60.



67

Nous savons par ailleurs que quatre des cours proposés par McGill sous le thème « histoire du Canada » proviennent du ministère de l'Éducation de l'Ontario<sup>68</sup>. Ces cours figurent également dans un catalogue produit en 1931 par le « Motion Picture Bureau » du Gouvernement de cette province. Le texte d'introduction de ce document traduit justement une double préoccupation d'éducation et de promotion :

« Pendant plusieurs années, le Département du Trésor du gouvernement de l'Ontario s'est engagé à promouvoir à travers la province un service permettant d'améliorer l'éducation de la population, en vue notamment de la familiariser avec les ressources de la province de l'Ontario par le biais de films cinématographiques, de photographies et de diapositives de lanterne. »<sup>69</sup>

<sup>67</sup> Collection Musée McCord d'histoire canadienne.

<sup>68</sup> Bovey précise que ces cours ont été écrits pour le ministère de l'Éducation de l'Ontario, puis approuvés et utilisés par ce même ministère. Lettre de W. Bovey à W.P. Percival, 9 décembre 1935, Archives de l'université McGill, R.G. 44, c. 8, no. 12, ref. 8/1/60.

<sup>69</sup> *Province of Ontario Motion Picture Bureau Catalogue*, Toronto, 1931. Archives de l'université McGill, R.G. 44, c. 8, no. d'acc. 12, ref. 8/1/60.

Un coup d'oeil au catalogue ontarien permet de constater par ailleurs que déjà, en 1931, la section consacrée à la lanterne magique était moins fournie que celle où figuraient les films mis à disposition du public. Pour les services gouvernementaux aussi, en somme, l'époque de la lanterne magique touchait à sa fin.

### L'Université McGill et le Canadien Pacifique

La compagnie de chemin de fer du Canadien Pacifique produit elle aussi au moins deux des troussees de conférences annoncées par le service des relations extra-murales de McGill : « Across Canada by CPR » et « History of the CPR ». En effet, cette compagnie disposait depuis longtemps déjà de son propre département de photographie et veillait de près à sa publicité<sup>70</sup>. Or elle commença à utiliser à cette fin des plaques de photographies pour lanterne dès 1884<sup>71</sup>. Les buts ou les clientèles visées par cette publicité variaient, tout comme les technologies utilisées pour la réaliser. Ainsi, l'une des premières versions de la brochure intitulée : « Across Canada by CPR », publiée en 1905, était visiblement destinée à promouvoir le tourisme de luxe. Le public visé s'élargit sans doute avec les années. Nous savons qu'au cours des

<sup>70</sup> Bien que le CP employait régulièrement des photographes avant cette date, son département de photographie fut créé en 1892 et dépendait directement du département de la publicité. Archives de la compagnie Canadien Pacifique, CPR Bulletin, 1<sup>er</sup> avril 1924, p. 14.

<sup>71</sup> Archives de la compagnie Canadien Pacifique, CPR *Passenger Department Bulletin*, février 1932, p. 7.

deux décennies qui suivirent, cette série de photographies pour lanterne fut augmentée et distribuée à travers tout le pays, en même temps que de nouvelles versions du texte de commentaire<sup>72</sup>, aux agents du C.P. responsables du transport des passagers.

Il est possible aussi que cette trousse ait servi à promouvoir l'immigration au Canada. En effet, dans le premier tiers du XXe siècle, le Canadien Pacifique, était à la fois l'une des deux plus grandes compagnies de chemin de fer du Canada, et l'un des plus importants employeurs de main-d'oeuvre du pays, en particulier de main-d'oeuvre immigrante. À une époque où l'initiative dans ce domaine était largement laissée aux grandes compagnies d'exploitation minière, forestière ou de transport, elle jouait un rôle très actif dans l'immigration et disposait notamment de ses propres agents d'immigration à l'étranger. Plus probablement, une version antérieure de la conférence offerte par McGill a pu servir aux campagnes de publicité<sup>73</sup> que le C.P. menait au Canada et aux États-Unis au début du siècle, afin de stimuler

la vente des terres qu'elle possédait dans l'Ouest du pays.

Le second texte fourni par le CP adopte un ton à la fois direct et familier, pour aborder l'histoire du Canada à travers celle de cette compagnie :

« Pour nous de ce pays, l'histoire la plus importante est celle de la naissance de la nation, l'histoire de ses bâtisseurs et de ses ingénieurs, de ses constructeurs de chemins de fer, de ses banquiers, de ses hommes d'affaires et de ses professionnels qui ensemble ont fait le Canada. »

Manifestement, bien que cette brochure ait été offerte dans la série de conférences de McGill au même titre que toutes les autres, elle s'adressait avant tout aux employés de Canadien Pacifique. Bon nombre de ces derniers vivaient – ou séjournèrent fréquemment -- dans de petites localités isolées du Québec et de l'Ontario. Dans cette province, en particulier, le CP avait financé la construction de YMCAs (appelés dès lors *Railway YMCAs*) afin de leur assurer, en dépit de cet isolement, des services de loisirs, des cours, de même qu'un lieu de sociabilité<sup>74</sup>. De la même manière, en collaboration avec les YMCAs locaux, le CP assumait l'essentiel des coûts de transport et de présentation des conférences proposées par McGill. Ici, bien sûr, les objectifs d'éducation des adultes recoupaient une politique de paternalisme industriel<sup>75</sup>.

<sup>72</sup> Archives de la compagnie Canadien Pacifique, *Canadian Pacific Railway Bulletin*, 1<sup>er</sup> janvier 1919p. 4 et 1<sup>er</sup> février 1920, p.7. Des versions légèrement modifiées du même textes furent produites plus tard dans les années 1920 et au début des années 1930. Voir les documents no. X1132, X2305 et 3010.

<sup>73</sup> Un rapport du "Department of Natural Resources" de cette compagnie, daté de 1916, mentionne la production d'articles et autres documents écrits, aux fins d'une publicité orientée vers l'Europe et les États-Unis. On y recommande entre autres d'élaborer une publicité au Canada et aux États-Unis concernant la vente des terres de la compagnie. Il y est également fait mention de "lecture campaigns, in conjunction with district offices in United States (sic), illustrated by moving pictures and colored slides of agricultural scenes in the West". Archives de la compagnie Canadien Pacifique, "Department of Natural Resources Extracts from the First meeting of the Advisory Committee of the Department of Natural Resources, held April 1<sup>st</sup>, 1916". Archives de la compagnie Canadien Pacifique.

<sup>74</sup> Archives de la Compagnie Canadien Pacifique, *Canadian Pacific Railway Bulletin* no. 123, 1<sup>er</sup> avril 1924, p. 14.

<sup>75</sup> Voir notamment "Adult educational Possibilities in the Algoma District, C.P.R." non daté. Document

### Les derniers circuits de la lanterne magique

Les autres usagers du service de conférences ambulantes de McGill devaient bien sûr assumer seuls les coûts de location et de transport. Or les années de dépression épuisaient peu à peu les ressources financières de beaucoup d'entre eux. Aussi, lorsque le département des relations extra-murales dû augmenter légèrement le montant du dépôt demandé, plusieurs renoncèrent à l'utiliser. Au point que l'existence même de ce programme s'en trouva menacée. De fait, le service fut interrompu en 1936. Il reprit cependant quelques années plus tard, en 1939, et se poursuivit vraisemblablement plusieurs années encore<sup>76</sup>.

Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale toutefois, la lanterne magique, qui depuis longtemps avait perdu la faveur du public dans les salles de spectacles, était désormais parfaitement désuète. Les diapositives 35mm existaient depuis les années 30. Freinée un moment par la crise puis par la guerre, leur production était maintenant peu coûteuse, de sorte qu'elles remplacèrent rapidement les fragiles et encombrantes plaques de verres<sup>77</sup>. La

lanterne magique devint dès lors un objet de musée. Pendant près de quatre décennies, elle avait pris part à tous les aspects de la vie universitaire de McGill : à la recherche, à l'enseignement, de même qu'aux efforts déployés pour rejoindre un public plus large. C'est ce dont témoigne maintenant cet objet, de même que les précieuses collections de photographies sur verre rassemblées au Musée McCord.

---

rédigé à la fin des années 1920 ou au début des années 1930. Il y est question des villes ou localités ontariennes de Cartier, Shreiber, Chapleau et White River. Archives de l'université McGill, R.G. 44, c.7, no. 12, ref. 8/1/30.

<sup>76</sup>Voir la série de lettre reçues par Bovey en 1936. Archives de l'université McGill, R.G. 44, c.8, no.2, ref. 8/1/60. Par ailleurs, au début des années 1940, le service des bibliothèques ambulantes de McGill fut transféré au Collège MacDonald. Quelques années plus tard, on ne faisait plus mention des séries de plaques pour lanterne qu'elles offraient jusque-là.

<sup>77</sup> Stanley Triggs, *Lanternes magiques*, op. cit.